
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 13 (1985)

DOI: 10.11588/fr.1985.0.52528

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

schaftliche Beiträge aus den Jahren 1974 bis 1983 leichter, in zwei Fällen sogar erstmals zugänglich. Der erste Hauptteil entwickelt aus den auch deutschen Lesern bereits bekannten, hier wieder abgedruckten Thesen über den politischen und bürgerlichen Charakter der Revolution⁸ ein Konzept der Revolution als autonomer Politisierungsprozeß der Massen, der vom Klassenkampf getrieben wird (129–41); politisches Ereignis, Institutionen und Staat, von der Nouvelle Histoire vernachlässigt, gewinnen hier ihre Dignität als Forschungsgegenstand zurück. – Der zweite Hauptteil gilt der kulturellen Seite des Jakobinismus und bringt neben einem informativen Überblick über die ›Kulturrevolution‹ des Jahres II (207–245) eine quellenmäßig und methodisch besonders eindringliche Fallstudie über die feierliche Rehabilitierung der 1789 als ›Aufrührer‹ hingerichteten Bordier und Jourdain am 23. November 1793 in Rouen (155–93). Statt des sich damit überschneidenden folgenden Essays (195–206) hätte ein hier nicht abgedruckter Beitrag über eine konservative Demonstration in Rouen informiert, gegen welche sich das Fest jener ›Freiheitsmartyrer‹ nicht zuletzt richtete⁹. – Der dritte und letzte Teil des Bandes greift einzelne Aspekte der Anfänge und Nachwirkungen der Revolution heraus, zum einen Buonarrotis Schrift von 1828, zum anderen den Wahlkampf in Rouen im Vorfeld der Generalstände von 1789. Eine soziostrukturelle Analyse, die man sich ausführlicher gewünscht hätte¹⁰, zeigt, wie reiche und aristokratische Gruppen die Wahlen nach und nach für sich entscheiden und im Beschwerdeheft des Adels ihr Festhalten an ererbten Privilegien hinter einem aufklärerischen Verbalismus verbergen; dies »Cahier« hätte allerdings nicht nur auszugsweise (266–273), sondern entweder ganz oder überhaupt nicht¹¹ abgedruckt werden sollen.

Insgesamt also das von Soboul her bekannte Nebeneinander von stark politisch motivierten und gefärbten Globaldeutungen der Revolution auf der einen und innovativen wissenschaftlichen Quellenstudien auf der anderen Seite, ohne daß Mazauric bei letzterem die Gründlichkeit des ›Meisters‹ ganz erreicht. Danach läßt sich voraussehen, wie er das Bicentenaire als Identitätsfeier zelebrieren wird.

Rolf REICHARDT, Mainz

Franz DUMONT, Die Mainzer Republik von 1792/93. Studien zur Revolutionierung in Rheinhessen und der Pfalz, Alzey (Verlag der Rhein Hessischen Druckwerkstätte) 1981, 546 p.
T. C. W. BLANNING, The French Revolution in Germany. Occupation and Resistance in the Rhineland 1792–1802, Oxford (Clarendon Press) 1983, VI–353 p.

L'histoire de la rive gauche du Rhin à l'époque de la Révolution française est devenue, depuis quelques années, l'un des terrains favoris labourés par les historiens allemands et étrangers. Deux ouvrages qui se complètent viennent de s'ajouter à une liste déjà longue. Ils sont dus, l'un et l'autre, à de parfaits connaisseurs de l'histoire des pays de la rive gauche du Rhin de 1789 à

8 C. MAZAURIC, Einige neue Wege für eine politische Geschichte der Französischen Revolution, in: Die Französische Revolution, hg. von Eberhard SCHMITT, Köln 1976, S. 89–122; *Éléments pour un débat: La bourgeoisie, groupe social profiteur de la Révolution ou classe dirigeante et classe dominante dans la Révolution?*, in: Die Französische Revolution – zufälliges oder notwendiges Ereignis? (wie Anm. 5), Teil 2, S. 119–130.

9 A propos de la manifestation de la Rougemare (11–12 janvier 1793): royalistes modérés et jacobins à Rouen du 10 août 1792 au printemps 1793, in: Cahiers Léopold Delisle 15 (1966) S. 43–76.

10 S. 257–260. Leider hat Mazauric seine geplante these zum revolutionären Rouen abgebrochen und seine Vorstudien dazu nie zusammenhängend und im einzelnen ausgearbeitet; einen Überblick bietet sein Beitrag »Rouen et la Révolution, 1789–1799«, in: Histoire de Rouen, sous la dir. de Michel MOLLAT, Toulouse 1979, S. 279–305.

11 Zumal es leicht zugänglich ist in: Archives parlementaires, Première Série, t. V, Paris 1879, S. 594–97.

1814, qui se sont déjà signalés par la qualité de leurs travaux antérieurs¹. Indépendamment des informations qu'ils apporteront, ces deux livres auront surtout le mérite de suggérer des réflexions et de provoquer des discussions; on ajoutera que celui de Blanning, du moins dans son introduction, intéressera aussi tous ceux qui se passionnent pour l'historiographie de la Révolution française. On ne sera pas surpris de trouver plus de détails chez Dumont qui consacre 546 pages à l'histoire de la région entre Landau et Bingen de juillet 1792 à août 1793, que dans celui de Blanning qui, en 353 pages, étudie toute la rive gauche du Rhin de 1792 à 1802.

On est conduit à s'interroger, tout d'abord, sur le titre de chacun de ces deux ouvrages. Est-il convenable, comme le fait Dumont, de titrer «la République de Mayence, 1792/1793»? Certes, les révolutionnaires allemands ont bien proclamé, le 18 mars 1793, l'indépendance du pays entre Landau et Bingen, à qui ils ont donné le nom de «Rheinischer Deutscher Freistaat», mais, trois jours plus tard, l'assemblée qui avait créé cet état, la «Convention Nationale Rhéno-germanique», n'a-t-elle pas sollicité l'incorporation de celui-ci à la France? A Paris, la Convention Nationale n'a-t-elle pas ratifié ce vœu le 30 mars? La République de Mayence, en tant qu'état indépendant, n'avait donc vécu que 13 jours. Certes, dans le pays occupé par l'armée française, c'est de Mayence que sont parties les impulsions révolutionnaires d'origine allemande ou d'origine française mais, à tout penser, n'eût-il pas été préférable d'intituler ce livre: «Le mouvement républicain mayençais 1792/93. Etude sur le processus révolutionnaire en Hesse rhénane et en Palatinat»?

Quant à l'ouvrage de Blanning, il est évident que le sous-titre: «Occupation et résistance en pays rhénan, 1792-1802» est une concession au vocabulaire de notre époque. Il est plus que probable que son auteur a pensé au sous-titre de l'ouvrage de J. Droz, qu'il semble apprécier encore qu'il ne le dise pas expressément². En 1908, traitant du même sujet que Blanning, Justus Hashagen avait intitulé son ouvrage «Le pays rhénan et la domination française. Contributions à l'étude des caractéristiques de leur opposition»³. Autre temps, autre vocabulaire. Il est vrai que, non sans raisons, Blanning pourrait dire que l'expérience personnelle de ceux des historiens de notre époque qui ont vécu ce que pouvaient être une occupation étrangère et les différentes manières dont on pouvait lui résister, les a, sans doute, rendus plus aptes que leurs devanciers à comprendre l'époque 1789-1815, à condition, bien entendu de prendre garde que, dans l'un et l'autre cas, les mêmes mots pouvaient recouvrir des réalités bien différentes.

Les questions de vocabulaire vont tenir sans cesse en éveil les lecteurs de ces deux ouvrages. Alors que, dans son introduction, Dumont insiste sur le fait, qu'appliqués aux «révolutionnaires» mayençais de 1792/93, les termes de «démocratie», «démocrates», par exemple, doivent être maniés avec précaution, Blanning, tout au long de son travail emploie des termes, des «Geschichtliche Grundbegriffe», comme «occupation», «résistance», «gauche» qui auraient, en eux-mêmes, demandé une réflexion historique systématique avant d'être utilisés.

Dumont et Blanning partent du même postulat: à savoir que la Révolution française a atteint une région, le Palatinat et la Hesse rhénane pour l'un, l'ensemble de la rive gauche du Rhin, pour l'autre, dont les habitants ne souhaitaient pas cette révolution. Nos auteurs arrivent à cette

1 Voir, par exemple, F. DUMONT, Liberté und Libertät. Dokumente deutsch-französischer Beziehungen im Jahre 1792-93, dans: *Francia* 6 (1978/79) p. 367-406; ID., Das Ende der Mainzer Republik in der Belagerung, dans: *Mainzer Zeitschrift* 75 (1980) p. 159-186; ID., Jakobiner auf dem Land, dans: *Deutsche Jakobiner. Mainzer Republik und Cisrhenanen 1792-1799*, Bd. I, Mainz 1981, p. 139-148. - T. C. W. BLANNING, German Jacobins and the French Revolution, dans: *The Historical Journal* 23 (1980) p. 985-1002; ID., Reform und Revolution in Mainz 1793-1803, Cambridge 1974; ID., Gegenrevolutionäre Kräfte, dans: *Deutsche Jakobiner. Mainzer Republik und Cisrhenanen 1792-1799*, Bd. I, Mainz 1981, p. 87-96.

2 Jacques DROZ, *Le Romantisme allemand et l'Etat. Résistance et collaboration dans l'Allemagne napoléonienne*, Paris 1966.

3 Justus HASHAGEN, *Das Rheinland und die französische Herrschaft. Beiträge zur Charakteristik ihres Gegensatzes*, Bonn 1908.

conclusion en exposant les aspects politiques, sociaux, économiques et culturels de l'Ancien Régime rhénan. Cela leur permet de bien mettre en lumière ce qu'ont dénoncé les »jacobins« allemands, à savoir l'immaturation politique de leurs compatriotes. A la lumière de ces analyses, l'on comprend parfaitement pourquoi une révolution ne pouvait éclater dans le pays même. Partant de ce postulat, les deux auteurs se sont, l'un et l'autre, efforcés d'exposer comment le pays a été »révolutionné«, du fait de la présence militaire française et c'est pourquoi, normalement, ils ont fait une large place à l'étude de l'évolution de la politique française dans les régions rhénanes occupées. Ils exposent parfaitement que tout changement dans la constellation politique parisienne se traduit par un changement dans le comportement des autorités françaises installées en pays occupé.

A partir de là, leurs démarches divergent. Dumont décrit le processus par lequel les autorités françaises ont révolutionné la région entre Bingen et Landau; on appréciera beaucoup les parallèles qu'il établit avec d'autres régions occupées, bien sûr les Pays-Bas autrichiens, mais aussi la Savoie. On s'aperçoit, en effet, que, souvent, les déconvenues essuyées par les Français en Belgique et, notamment, le fait qu'ils ne parvenaient pas à gagner la majorité de la population aux idées révolutionnaires, ont conduit la Convention nationale à changer de politique dans les autres régions occupées et, particulièrement, sur la rive gauche du Rhin.

Dumont expose longuement les préliminaires de la »révolution« mayençaise. Il analyse, dans le détail, les troubles paysans qui ont eu lieu avant l'arrivée des Français et arrive, sensiblement, aux mêmes conclusions qu'Eberhard Weis, à savoir qu'on ne peut y voir une influence directe des pamphlets jacobins répandus en Allemagne, même s'il est incontestable que la Révolution française a quelque peu échauffé les esprits⁴. Dans la plupart des cas, en effet, ces »émotions« étaient d'origine conjoncturelle et visaient simplement à corriger certains abus de l'Ancien Régime et non à bouleverser celui-ci de fond en comble. Dumont étudie aussi très minutieusement ce qui se passa à partir du moment où les soldats français entrèrent dans le pays: les événements de Spire et de Worms, la nouvelle vague de troubles dans les campagnes. Dans sa préface, il avait, avec raison, reproché aux auteurs du XIX^e et du début du XX^e siècle, d'avoir uniquement concentré leur intérêt sur Mayence; c'est un des grands mérites de son livre d'avoir également étudié le clubisme de Spire et celui de Worms et d'avoir montré que le »jacobinisme« rhénan de 1792/93 s'était également tourné vers les campagnes où il avait, parfois, réussi à rallier un nombre non négligeable de paysans à ses idées. On appréciera, à ce sujet, la carte (p. 197), »Jakobiner auf dem Lande« où sont représentés, les plantations des arbres de la liberté, les groupes attestés ou seulement probables de »jacobins«, les lieux où éclatèrent des soulèvements, ceux où l'on refusa de payer les redevances. C'est avec intérêt que l'on découvrira (p. 380–381) que le mouvement de municipalisation a touché 126 localités entre Bingen et Landau et encore avait-il épargné les territoires de Deux-Ponts et du Palatinat électoral qui, juridiquement, étaient neutres. Et que dire de la composition de la Convention Nationale Rhéno-germanique dont 55 % des membres étaient qualifiés de paysans? On eût, évidemment, aimé savoir ce que recouvrait le vocable de »Bauer«? Dumont parle »d'élites villageoises«, sans plus (p. 489). On sait qu'Adam Lux signait »paysan-philosophique« (sic.) et qu'il semble douteux qu'il ait souvent tenu les mancherons d'une charrue. Quoi qu'il en soit, on appréciera hautement cette analyse de l'influence du »jacobinisme« en milieu rural.

Dumont s'est efforcé de dégager ce qui, dans le processus de »révolutionnement« du pays, revenait aux autorités françaises et aux »jacobins« locaux. Il montre parfaitement, qu'en 1792/93, le facteur décisif d'évolution fut le décret – parfaitement analysé – de la Convention Nationale, du 15 décembre 1792, qui constitua un changement radical dans la politique suivie jusqu'alors par la France puisque, tournant le dos au principe de libre disposition, il lui substituait celui d'une »libération« imposée. A l'origine de cette volte-face on trouve, bien sûr,

⁴ Eberhard WEIS, Révoltes paysannes et citadines dans les Etats allemands sur la rive gauche du Rhin 1789–1795, dans: *Francia* 3 (1975) p. 346–358.

les changements intervenus dans la politique de la Convention vis à vis des pays conquis et, en ce qui concerne le pays rhénan, une réaction aux erreurs d'appréciation de Custine et de Paris qui, mal informés par leurs partisans sur place, étaient convaincus que les populations urbaines et rurales de la région allaient se prononcer massivement, et dans l'enthousiasme, pour la Révolution.

La grande originalité de l'épisode »mayençais« de 1792/93 réside dans le fait que les Français n'eurent pas besoin de chercher, de susciter, des appuis dans les populations locales, ceux-ci leur furent spontanément offerts. L'étude de la composition sociale des clubs montre que les artisans y furent les plus nombreux: 45 % à Mayence, par exemple, contre 30 % d'intellectuels et de »fonctionnaires«. Toutefois, Dumont expose clairement que, même dans une assemblée démocratique, les plus nombreux ne sont pas nécessairement les plus influents. C'est ainsi qu'au club de Mayence, les »intellectuels« ont occupé 80 % des postes de présidents et de vice-présidents (20 % revenant aux commerçants), la moitié des sièges dans les commissions et prononcé 78 % des discours qui eurent les honneurs de l'impression.

Ces clubistes ne constituaient qu'une minorité: 60, environ, à Worms sur 4000 habitants, 15, peut-être, à Spire sur 5000, 500, environ, à Mayence pour 26000. A ce propos Dumont fait remarquer qu'en comparaison avec les clubs français de l'époque et avec les partis politiques actuels cette proportion apparaît comme élevée. Les idées et la pensée politiques de ces clubistes sont bien analysées. On remarque que la plupart d'entre eux, à l'origine, n'étaient pas des Jacobins, au sens que le terme avait pris en France et, qu'entre eux, il n'y avait pas uniformité des conceptions. Assez proches des Girondins sur beaucoup de points, ils adoptèrent souvent les méthodes »terroristes« des Montagnards, surtout à partir du moment où la situation militaire de Mayence devint critique. Comme le fera Blanning, Dumont ne néglige pas de montrer les manifestations d'opposition des populations au processus révolutionnaire et l'existence d'un très fort courant qui cherchait une troisième voie entre l'absolutisme et la démocratie autoritaire. Avec application, Dumont rend parfaitement compte de toutes les réactions favorables ou hostiles, et aussi du manque de réactions de la population devant toute mesure tendant à révolutionner le pays: fêtes révolutionnaires, plantations d'arbres de la liberté, pétitions, prestations de serments, élections, séances du club de Mayence et de la Convention nationale Rhéno-germanique, etc. Et l'on s'aperçoit, finalement, que la majorité des habitants refusa d'adhérer aux principes défendus par l'occupant français et ses partisans allemands. En fait, l'histoire de ce que Dumont appelle »un régime d'occupation avec quelques tendances démocratiques« montre bien, qu'à plusieurs reprises, les populations furent consultées, même si l'on empêcha de s'exprimer ceux qui, à tort ou à raison, étaient soupçonnés d'appartenir aux ennemis de la Révolution et que les mesures imposées par l'occupant, même si elles ne correspondaient que rarement aux vœux des habitants, remportèrent quelques succès dans les campagnes, tout en étant repoussées par la majorité.

On s'intéressera beaucoup à ce qui est écrit de la Convention nationale Rhéno-germanique. On espérait qu'elle rassemblerait 160 membres, mais certaines localités n'en élirent pas et il en siégea, tout au plus, 130, parmi lesquels 44 seulement, environ le tiers, étaient d'authentiques »clubistes«. Dumont émet l'idée que le titre de »Rheinisch-Deutsche Nationalkonvent« impliquait la prétention de représenter toutes les forces de progrès de l'Allemagne, Mayence devant être le noyau d'une révolution englobant toute l'Allemagne (p. 401). Bien entendu, le terme de »Convention«, selon le langage de l'époque, signifiait que cette assemblée, comme son modèle parisien, devait rédiger une constitution. On sait que les circonstances ne le permirent pas.

En conclusion de son ouvrage, Dumont présente douze »thèses« à propos de la »République« de Mayence. Il estime que l'importance de celle-ci ne doit ni être sous-estimée, comme l'avait fait l'ancienne historiographie allemande, ni être sur-estimée comme le fait la nouvelle »Jakobiner Forschung«. Il lui apparaît prétentieux de voir en elle la »première république démocratique sur le sol allemand«, car une démocratie introduite par la contrainte et qui, par sa

pratique, s'éloigne beaucoup de l'idéal qui a présidé à sa fondation, ne saurait être considérée comme un modèle. Il rappelle que si, lors de la campagne de signatures en vue de la réunion de la rive gauche à la France, lancée en 1798, le département du Mont-Tonnerre fut celui où, proportionnellement, elle rencontra le plus de succès, cela s'explique largement par le mouvement de 1792/93. On pourrait ajouter que si, après 1815, c'est en Palatinat que le libéralisme rhénan parla le plus fort, c'est parce que la région fut, de tous les pays de la rive gauche, la seule où les populations furent associées au processus révolutionnaire, même si n'y participèrent qu'une infime minorité d'habitants. Il est évident que seule la présence française permit à ce mouvement révolutionnaire de remporter quelque succès auprès des populations allemandes ce qui, d'un autre côté, condamnait ce «jacobinisme» à échouer ailleurs. Dumont a raison de conclure que les véritables sources de la tradition démocratique allemande se trouvent dans le Vormärz et dans la Révolution de 1848, que la «République» de Mayence en fut, certes, un précurseur mais ne constitua, néanmoins, qu'une exception dans l'Allemagne de la fin du XVIII^e siècle.

Comme on l'a dit, l'ouvrage de Blanning étudie la politique d'occupation française et les résistances qu'elle a rencontrées sur toute la rive gauche du Rhin entre 1792 et 1802. L'on contestera cette dernière coupure chronologique. En effet plusieurs épisodes sont à distinguer dans l'histoire de la présence française sur les bords du Rhin. Un premier s'étend de l'automne de 1792 à l'évacuation de Mayence, le 23 juillet 1793; il constitue réellement l'âge d'or du «jacobinisme» rhénan, pour ne pas dire allemand. Une seconde phase couvre la période qui s'étend de juin 1794 au 4 novembre 1797, c'est celle de l'occupation militaire. Différentes institutions françaises se succèdent alors pour exploiter le pays. C'est aussi la période qui, au cours de l'été 1797, vit le développement du mouvement cis-rhénan. A l'automne de 1797, deux événements vont orienter de façon décisive la destinée des pays rhénans: le coup d'Etat du 18 Fructidor qui, à Paris, porte au pouvoir le parti expansionniste, le traité de Campo-Formio dont les articles secrets prévoyaient la cession de la rive gauche du Rhin à la France. On pourrait, à la rigueur, penser que la mort de Hoche constitua un troisième facteur d'évolution parce qu'avec lui aurait disparu le plus chaud soutien d'une république cis-rhénane. En réalité, il faut bien se convaincre que Hoche n'était pas disposé, sur le Rhin, à renoncer au principe de l'annexion et que, tout comme les «patriotes cis-rhénans», il a utilisé pour des raisons purement tactiques, liées aux circonstances, l'éventualité de la constitution d'une République-sœur sur les bords du Rhin. D'ailleurs Blanning montre bien (p. 227 et suiv.) que toute une légende s'est forgée autour de ce mouvement cis-rhénan, légende à l'édification de laquelle contribuèrent largement, a posteriori, certains «Cis-rhénans» repentis comme Goerres, et que l'argument imaginé, après coup, par certains historiens, «los von Paris» – il fait irrésistiblement songer au «Los von Berlin!» entendu après 1918 – n'est, en fait, qu'une excuse pitoyable. Pour Blanning, et on le suivra tout à fait sur ce point, il n'y eut qu'un seul authentique «cis-rhénan», encore vivait-il alors à Paris, Rebmann, dont il eût été bon de préciser qu'il se rallia à l'annexion et, qu'après 1815, il fut un des plus ardents défenseurs des institutions héritées de la période française.

Un troisième épisode de l'histoire de la présence française s'ouvrit le 4 novembre 1797 et s'acheva le 30 juin 1802; du point de vue de la politique comme de celui des institutions françaises, on pourrait l'appeler «l'ère du Commissariat général» qui débuta sous le Directoire et s'acheva l'année où fut proclamé le Consulat à vie. On ne peut absolument pas, comme le fait Blanning, considérer cette période comme étant une époque d'occupation militaire. Certes, de jure, le pays n'est pas encore réuni à la France, il ne le sera qu'à la paix de Lunéville, le 9 février 1801, date qui, à l'extrême rigueur, aurait pu servir de terme à l'étude de Blanning, mais, de facto, il l'était depuis la paix de Campo-Formio. En effet, la tâche des Commissaires généraux qui se succéderont à partir du 4 novembre 1797, sera d'introduire, quand ils le jugeront opportun, les lois françaises sur la rive gauche du Rhin. Le Commissaire général – à partir de l'introduction de la Constitution de l'an VIII, ce sera le préfet du département du Mont-

Tonnerre siégeant à Mayence – était placé sous la tutelle du ministre de la Justice. Blanning ne semble pas avoir vu que cela signifiait la fin du régime de l'occupation militaire c'est à dire, pour la rive gauche, la subordination des autorités militaires à l'autorité civile française. C'est pour cette raison que le Commissariat général ne fut pas rattaché au ministère de la Guerre et, de fait, toutes les manifestations qui caractérisent une occupation militaire: contributions de guerre et réquisitions arbitraires disparurent, les armées devant être ravitaillées selon les règles édictées pour les troupes stationnées dans l'intérieur de la République. Blanning n'a pas vu, non plus, que la nouvelle institution signifiait que Paris considérait comme acquise, l'annexion de la rive gauche du Rhin et que, pour cette raison, le Commissaire général ne dépendait pas du ministre des Relations extérieures; chargé d'introduire les lois françaises, il dépendait du ministre chargé de veiller à leur application: celui de la Justice. Le 30 juin 1802, l'ensemble de la législation française ayant été introduit et, notamment, depuis la paix de Lunéville, le droit de suffrage, la conscription, le Concordat, la mise en vente des domaines nationaux jusqu'alors sequestrés, l'on pouvait supprimer le Commissariat général, rien ne distinguant plus les quatre départements rhénans des autres. Quoi qu'il en soit, et bien qu'on ne puisse nier les oppositions qui se sont manifestées après novembre 1797, il n'est pas juste de dire, qu'après cette date, les pays rhénans ont vécu sous le régime de l'occupation militaire avec tous ses inconvénients.

Dans son introduction, Blanning fait une large place aux problèmes d'historiographie, c'est à dire aux différentes interprétations de l'histoire de la région à l'époque de la Révolution française, interprétations qu'il regroupe ainsi: école nationaliste française, école nationaliste allemande, école marxiste-léniniste, école néo-jacobine (Walter Grab, par exemple), «atlantiste» (Godechot, Palmer). Il reproche vivement à cette dernière de diluer la Révolution française dans un ensemble plus vaste et adhère pleinement aux thèses d'Eric Hobsbawm⁵ et de beaucoup d'autres, selon lesquelles la Révolution de 1789 est bien la Révolution exemplaire. A beaucoup d'historiens français, Blanning reproche de passer sous silence l'opposition des populations rhénanes à la politique française. Il juge moins sévèrement l'historiographie allemande, même celle d'après 1871, qui ayant, selon lui, adopté la conception «klein-deutsch» de l'histoire de l'Allemagne, ne pouvait pas comprendre les problèmes qui se posaient dans le Saint-Empire morcelé de l'Ancien Régime. Blanning estime que, dans l'ensemble, les historiens allemands se sont, dans leurs recherches sur les pays rhénans à l'époque révolutionnaire, montrés plus sérieux que leurs collègues français ce qui, sans doute, explique pourquoi son ouvrage fait penser irrésistiblement, avec le ton agressif en moins, à celui de Justus Hashagen⁶ avec ses qualités et aussi ses exagérations.

Blanning récuse également toute forme d'histoire qui tendrait à justifier des thèmes politiques de notre temps à l'aide d'arguments tirés de l'étude du passé. Sur ce point, il met dans le même sac les historiens nationalistes et ceux de la D. D. R. Il affirme vouloir prendre ses distances avec toute idéologie pour ne s'en tenir qu'aux faits en préférant l'étude des problèmes de la vie de tous les jours à celle des grandes idées. Sur ce point, sans doute, sa démonstration eût-elle eu plus de poids s'il avait, de son côté, renoncé à utiliser le vocabulaire et les concepts de notre époque pour décrire des phénomènes de la fin du XVIII^e siècle. Pour lui, en pays occupé, la Révolution est la conséquence d'intentions idéalistes qui ont dégénéré en tragédie parce que l'armée française, instrument principal du processus révolutionnaire, allait empêcher celui-ci de se développer conformément à ses idéaux de départ.

L'ouvrage est construit sur un plan plus thématique que chronologique ce qui conduit à des redites; huit chapitres: de l'Ancien Régime à la Révolution, le gouvernement français et les pays rhénans (en fait, l'importance de ceux-ci pour la France), l'exploitation militaire, l'économie, les problèmes de gouvernement, religion et nationalisme, les problèmes de la «gauche» allemande, «un peuple ingouvernable». Cette dernière formule est, en réalité, tirée du titre d'un ouvrage

5 ERIC HOBBSBAWM, *The age of Revolution: Europe 1789-1848*, London 1962.

6 Comme n. 2.

consacré à l'Angleterre des XVII^e et XVIII^e siècles⁷. Il faut dire que cette dernière partie apportera peu sur la question que se pose Blanning à savoir si le refus de la Révolution par les populations rhénanes est réellement le signe d'un manque de maturité politique de l'Allemagne.

Dans un premier chapitre, tout comme l'avait fait Dumont, Blanning expose pourquoi il n'y eut pas de révolution en Allemagne avant l'arrivée des troupes françaises et il précise que c'est une des raisons pour lesquelles les populations ne pouvaient en faire une après. Allant plus loin, il voit même, dans les pays rhénans, des dispositions contre-révolutionnaires: l'influence de la religion, l'attachement à l'Empire autant qu'à l'état auquel on appartient ainsi qu'à son souverain.

Dans le second chapitre, l'attitude de la France vis-à-vis des pays rhénans est expliquée, en grande partie, par le fait qu'aux yeux des révolutionnaires de Paris, ils symbolisaient, tout comme l'Empire germanique, l'Ancien Régime avec toutes ses tares. C'est ce dernier qui était visé; on ne songea pas, d'abord à «libérer» le peuple mais, devant le manque de maturité politique de celui-ci, on songea à lui imposer la liberté. Blanning montre bien l'imbrication des considérations idéologiques, économiques, stratégiques et, surtout, il expose parfaitement que l'évolution de la guerre de libération vers la guerre de conquête était inéluctable.

L'occupation est décrite comme une exploitation économique à des fins militaires et, pour l'auteur, là réside la véritable cause des oppositions allemandes. Il est clairement exposé pourquoi cette exploitation, minutieusement décrite sous toutes ses formes, a symbolisé, de façon cruelle, la Révolution aux yeux des populations civiles. En luttant contre l'exploitation économique, elles s'opposaient à la Révolution et vice-versa. L'auteur a raison de montrer que les paysans – l'essentiel de la population – ne trouvèrent même pas des compensations dans la manière dont fut appliquée la législation qui aurait dû abolir la «féodalité». Mais peut-être eût-il été bon, en ce domaine, de faire davantage attention à la chronologie et de montrer qu'avec l'institution du Commissariat général les choses s'améliorèrent sensiblement? Pas plus que Dumont, Blanning n'a vu que seules les 35 communes annexées à la France au début de 1793 bénéficièrent, dans son intégralité, de la législation française sur les biens nationaux et sur l'abolition de la féodalité. Ailleurs, déceptions dans l'abolition des servitudes féodales et seigneuriales, dans la question des droits d'usage et des communaux, dans les perspectives d'accession à la propriété de la terre. Ce n'est qu'à la fin de 1797 que furent abolies les dîmes, le servage et les autres servitudes personnelles. Les droits dits «féodaux» furent supprimés, mais non les rentes foncières et ce n'est qu'en 1802 que commencèrent les premières ventes de biens nationaux.

Un très long chapitre, tout à fait intéressant, est consacré au rôle des facteurs religieux dans l'opposition aux Français des populations rhénanes. De même, l'on appréciera l'analyse de l'attitude de ceux que Blanning appelle les «radicaux» allemands. Qu'ils aient salué avec sympathie les débuts de la Révolution française ne signifie pas qu'ils voulaient de celle-ci pour leur pays. Pour ceux qui se mirent au service des Français, la désillusion arriva vite, des deux côtés d'ailleurs. Pour l'auteur, la «gauche» allemande constituait, c'est aussi le point de vue de Dumont, un juste milieu trop faible entre la France révolutionnaire qui la désoriente par ses excès, ses déviations et la trahison de ses idéaux et une population allemande, en majorité conservatrice. Dans le fond, les réalités quotidiennes: comportement des Français, lourdeur des charges de l'occupation, ont contribué à décevoir l'idéalisme des «radicaux» allemands, autant que l'incompréhension ou l'hostilité de leurs compatriotes envers eux.

On appréciera l'exposition des faits à laquelle se livre Blanning, même si on peut lui reprocher de n'avoir vu que les manifestations de «résistance» à la présence française et de leur avoir, sans doute, donné une ampleur exagérée. Il aurait pu se demander pourquoi cette attitude hostile ne prit jamais la forme d'un mouvement capable d'embraser toute la région, fût-ce à l'aide d'appuis

7 JOHN BREWER and JOHN STYLES, *An Ungovernable People. The English and their Law in the Seventeenth and Eighteenth Centuries*, London 1980.

extérieurs. L'auteur n'arrive pas à convaincre lorsqu'il présente le développement du brigandage et les exploits de Schinderhannes comme une forme de résistance à l'occupation française, alors que, justement, les populations surent gré au régime napoléonien d'y avoir mis fin. On comprend mal, après avoir lu ce livre, pourquoi, finalement, les populations se sont si facilement résignées à accepter le régime français à partir du moment où, par un traité en bonne et due forme, leurs princes les ont cédées à la France. Pendant la période transitoire entre Campo-Formio et Lunéville, l'attachement aux souverains légitimes était resté intact et pourtant les peuples ne leur tinrent pas rigueur de les avoir abandonnées ainsi. Pourquoi? Respect de l'Obrigkeit? Réconciliation du Pape avec la France? Fin des incertitudes quant à l'avenir du pays? A défaut de réponse peut-être eût-il fallu, au moins, poser les questions?

Malgré ces remarques, malgré l'utilisation abusive, par l'auteur, d'un vocabulaire trop lié aux réalités politiques de notre époque, on n'hésitera pas à recommander la lecture de ce livre qui a le grand mérite de rappeler que la lourdeur de l'occupation militaire a été le principal obstacle à la constitution, en pays rhénan, d'un type de relations politiques entre Français et Allemands, fondées sur un consentement ou un contrat mutuels. On lui saura gré d'avoir montré, qu'à cause des nécessités de la guerre, la France a changé, tout comme le pays rhénan. Il est heureux, qu'en conclusion, il ait élargi à l'ensemble des pays conquis par les armées françaises, le problème qu'il place au centre de ses analyses: celui de l'incompatibilité entre l'idéologie révolutionnaire et l'occupation militaire.

En refermant ces deux livres, il est incontestable que le lecteur aura enrichi ses connaissances. Il sera mieux armé pour lutter contre les explications trop manichéennes de l'histoire de la présence française dans les pays de la rive gauche du Rhin. Il constatera que toute révolution a sa spécificité, que l'expansion révolutionnaire française de 1792 à 1799 ne ressemble en rien aux rêves de république universelle qui furent ceux de certains penseurs de la fin du XVIII^e siècle et ceux aussi des utopistes du «printemps des peuples» de 1848. Il se convaincra, aussi, que l'occupation militaire française des pays rhénans n'eut jamais les traits de violence et de cruauté qui, plus tard, caractériseront d'autres occupations; il y eut certes des emprisonnements, des expulsions du territoire, mais à aucun moment il n'y eut une terreur sanglante, comme celle que connut la France en 1793/94. Il lui sera confirmé aussi que chaque «résistance» à une occupation étrangère a sa spécificité: rien de comparable, dans les formes d'opposition rencontrées en pays rhénan, aux soulèvements qui, plus tard, ensanglanteront l'Espagne et le Tirol. Enfin le lecteur devra bien admettre que seules les victoires militaires de la France lui auront permis de «révolutionner» les pays voisins. Ceux-ci eurent incontestablement beaucoup à souffrir de la présence des armées françaises sur leur sol mais, grâce à elle, ils purent bénéficier des acquis de la Révolution en faisant l'économie d'une révolution. La France leur imposa l'abolition de l'Ancien Régime, celle-ci ne fut pas leur œuvre propre. Seule la présence française permit aux «jacobins» étrangers de parler fort durant un temps mais les nécessités de la guerre firent que la France les empêcha de diriger, d'accaparer seuls la révolution dont ils rêvaient, mais dont leurs compatriotes ne voulaient pas. Et finalement, c'est à une France qui avait rompu avec le «jacobinisme» qu'ils durent d'être «révolutionnés».

Roger DUFRAISSE, Paris

Peter FREIMARK (Hg.), Juden in Preußen – Juden in Hamburg, Hamburg (Hans Christians Verlag) 1983, 116 S. (Hamburger Beiträge zur Geschichte der deutschen Juden, 10).

Die fünf Beiträge, aus denen das Büchlein zusammengestellt wurde, sind das Resultat eines Kolloquiums, das anlässlich der Ausstellung »Juden in Preußen« im Museum für hamburgische Geschichte im Jahr 1982 stattgefunden hat. Dieser Hintergrund erklärt sowohl den Titel des Buches als auch seinen wissenschaftlichen Charakter. Zwei Aufsätze behandeln das preußische Judentum (Stefi JERSCH-WENZEL, »Die Herausbildung eines ›preußischen‹ Judentums« und